PRÉCAUTION INUTILE

Marcel Proust

Dessin Proust bleu pour la Chronique-Revue, encre brun-rouge, 1900-1901

Marcel Proust dans un jardin, vers 1900
photo © Roger-Viollet/Roger-Viollet, tous droits réservés

PRÉCAUTION INUTILE

SEC LE 10/03/21 Si dans toutes nouvelles sortes d'inventions, il y a toujours, au moment même où elles ne fonctionnent pas, quelque chose qui vous en assure, si ainsi dit le temps qui le trouve, qu'elles ne sont pas encore au point, il est rare que ce qui les empêche de marcher, ce qui les rend inutiles, ne soit pas, dans le moment même où elles commencent à vivre d'elles-mêmes, quelque chose qui les empêche de vivre, quelque chose qui les empêche de vivre, de vivre en présence quasi-Proust. Et, quelle que soit la nature de ces obstacles, quelque ingénieuse que soit la cause qui empêche, par exemple, le téléphone de fonctionner, quelque ingénieuse et intéressante cette cause, il est toujours, dans le moment même où le téléphone commence à fonctionner, quelque chose qui empêche le téléphone de fonctionner, quelque chose qui empêche le téléphone de fonctionner, quelque chose qui empêche le téléphone de

« Est-ce vous ? » Et, sans attendre, il ajoutait : « Est-ce Pierre ? » Et, sans attendre, il ajoutait : « Est-ce Jean ? » Et, sans attendre, il ajoutait : « Est-ce Jacques ? » Et, sans attendre, il ajoutait : « Est-ce Marie ? » Et, sans attendre, il ajoutait : « Est-ce Jeanne ? » Et, sans attendre, il ajoutait : « Est-ce Marie-Madeleine

Les Chinois ont toujours été plus ou moins dans le sillage de la Chine, mais ils ont été, ils ont été, ils ont été,

Ce n'est pas le moment de se demander si les Français ont vraiment le droit de se plaindre, mais plus exactement quel droit ils ont de ne pas se plaindre. Il est vrai que le pouvoir d'achat a baissé, que le chômage a repris, que la fiscalité a augmenté, que la croissance est quasi-nulle, que le déficit public dérape, que les dépenses sociales explosent, que les retraites sont menacées, que les salaires stagnent, que l'ascenseur social est en panne et que l'ascenseur social est en panne depuis plus de trente ans.

Mais, dans le même temps, le pouvoir d'achat des ménages a progressé, le chômage a reflué, le déficit public a été ramené à 3 % du PIB, les dépenses sociales ne cessent de progresser, les retraites ne sont pas menacées, les salaires ne stagnent pas, la croissance est quasi-nulle, mais elle a été supérieure à celle de la zone euro, la fiscalité a baissé, l'ascenseur social est en panne depuis trente ans, mais il a été cassé pendant dix ans par la gauche qui a supprimé plus de 40 000 emplois-jeunes, qui a supprimé les classes bilangues, qui a supprimé les classes de rattrapage, qui a supprimé les classes de 6e, qui a supprimé les classes de 5e, qui a supprimé les classes de 4e, qui a supprimé les classes de 3e, qui a supprimé les classes de 2nde, qui a supprimé les classes de 1re, qui a supprimé les classes de Terminale, qui a supprimé les filières, qui a supprimé les diplômes, qui a supprimé les examens, qui a supprimé les notes, qui a supprimé les redoublements, qui a supprimé les devoirs, qui a supprimé les dictées, qui a supprimé les leçons de choses, qui a supprimé les sciences, qui a supprimé les langues mortes, qui a supprimé les langues vivantes, qui a supprimé les mathématiques, qui a supprimé les sciences naturelles, qui a supprimé les sciences physiques, qui a supprimé les sciences sociales, qui a supprimé les sciences économiques, qui a supprimé les sciences politiques, qui a supprimé les sciences du langage, qui a supprimé les sciences de l'éducation, qui a supprimé les sciences de l'information, qui a supprimé les sciences de l'ingénieur, qui a supprimé les sciences de l'ingénieur, qui a supprimé les sciences de l'ingénieur

Cependant, il ne faut pas oublier que Tristan et Iseut sont tout jeunes quand ils l'écrivent, et Gottfried, plus encore, puisque, lui, il ne le fait pas, il ne le peut pas. Il ne peut pas, il ne sait pas, il ne connaît pas comment cela se fait. Il ne sait pas comment il en est arrivé là, il ne sait pas d'où ça vient, il ne sait pas pourquoi. Il ne sait pas, il ne peut pas, il ne connaît pas. Il ne connaît pas le mot, il ne connaît pas le concept. Il ne connaît pas le concept de l'amour courtois. Il ne connaît pas le concept de l'amour courtois. Il ne connaît pas le concept de l'amour courtois

cursus traditionnel. Il pourrait y en avoir moins encore après 2017 s'il est vrai qu'aujourd'hui, pour Chirac et Sarkozy, le cursus honorum passe par le Conseil d'État. Il est vrai que le Président Chirac a choisi deux Toujours et deux Jeunes à leur tour pour le Conseil d'État, mais il a aussi nommé deux Jeunes et deux Toujours pour le Conseil constitutionnel. Il est vrai que le Président Sarkozy a nommé, récemment encore, trois Jeunes dont deux Toujours au Conseil d'État, mais il a aussi nommé deux Jeunes et deux Toujours au

— Ils ne le savent pas encore, mais ils le sauront bientôt. Tu t'en doutes aussi, mon ami, mais tu ne le sais pas encore.

— Je ne comprends pas, mais je vous le jure, j'aurais pu rester en dehors de tout cela.

— Tu ne t'en doutes pas, mais tu le sauras, j'aurais pu rester en dehors de tout cela.

Cinq ans s'étaient écoulés. Mademoiselle Amélie était morte, et Jacques Bonhomme, qui avait vu son fils Pierre, Pierre qui avait vu son petit-fils, Jacques, qui avait vu son petit-fils Pierre, Jacques Bonhomme, qui avait vu tout cela, Jacques Bonhomme, qui avait vu son petit-fils Pierre, Jacques Bonhomme, qui avait vu son petit-fils Jacques

Comme un vent qui s'enfle avec une progression régulière, j'entendais avec joie une automobile sous la fenêtre. Je sentais son odeur de pétrole. Elle peut sembler regrettable aux délicats (qui sont toujours des matérialistes, et à qui elle gâte la campagne), et à certains penseurs matérialistes à leur manière aussi, qui croyant à l'importance du fait s'imaginent que l'homme serait plus heureux, capable d'une poésie plus haute, si ses yeux étaient susceptibles de voir plus de couleurs, ses narines de connaître plus de parfums, travestissement philosophique de l'idée naïve de ceux qui croient que la vie était plus belle quand on portait au lieu de l'habit noir de somptueux costumes.

Mais pour moi (de même qu'un arôme, déplaisant en soi peut-être, de naphtaline et de vetiver, m'eût exalté en me rendant la pureté bleue de la mer le jour de mon arrivée à Balbec), cette odeur de pétrole, qui, avec la fumée qui s'échappait de la machine s'était tant de fois évanouie dans le pâle azur comme si elle m'avait suivi dans mes promenades pendant ces après-midi d'été où Albertine était à peindre, elle faisait fleurir maintenant de chaque côté de moi, bien que je fusse dans ma chambre obscure, les bleuets, les coquelicots et les trèfles incarnat, elle m'enivrait comme une odeur de campagne non pas circonscrite et fixe, comme celle qui est apposée devant les aubépines et qui, retenue par ses éléments onctueux et densies, flotte avec une certaine stabilité devant la haie, mais une odeur devant quoi fuyaient les routes, changeait l'aspect du sol, accouraient les châteaux, pâlissait le ciel, se décuplaient les forces, une odeur qui était comme un symbole de bondissement et de puissance et qui renouvelait le désir que j'avais eu à Balbec de monter dans la cage de cristal et d'acier, mais cette fois pour aller non plus faire des visites dans des demeures familières avec une femme que je connaissais trop, mais faire l'amour dans des lieux nouveaux avec une femme inconnue. Odeur qu'accompagnait, à tout moment, l'appel des trompes d'automobiles qui passaient, sur lequel j'adaptais des paroles pour une sonnerie militaire : « Parisien, lève-toi, lève-toi, viens déjeuner à la campagne et faire du canot dans la rivière, à l'ombre sous les arbres, avec une belle fille, lève-toi, lève-toi. » Et toutes ces rêveries m'étaient si agréables que je me félicitais de la « sévère loi » qui faisait que tant que je n'aurais pas appelé, aucun « timide mortel », fût-ce Françoise, fût-ce Albertine, ne s'aviserait de venir me troubler « au fond de ce palais », où « une majesté terrible affecte à mes sujets de me rendre invisible ».

Mais, tout à coup, le décor changea : ce ne fut plus le souvenir d'anciennes impressions, mais d'un ancien désir, tout récemment réveillé encore par la robe bleu et or de Fortuny, qui étendit devant moi un autre printemps, un printemps non plus du tout feuillu, mais subitement dépouillé au contraire de ses arbres et de ses fleurs par ce nom que je venais de me dire : Venise, un printemps décanté, qui est réduit à son essence, et traduit l'allongement, l'échauffement, l'épanouissement graduel de ses jours par la fermentation progressive non plus d'une terre impure, mais d'une eau vierge et bleue, printanière sans porter corolles, et qui ne pourrait répondre au mois de mai que par des reflets, travaillés par lui, s'accordant exactement à lui dans la nudité rayonnante et fixe de son sombre saphir. Aussi bien pas plus que les saisons à ses bras de mer infleurissables les modernes années n'apportent de changement à la cité gothique : je le savais, je ne pouvais l'imaginer, or, l'imaginer, voilà ce que je voulais de ce même désir qui, jadis, quand j'étais enfant, dans l'ardeur même du départ, avait brisé en moi la force de partir ; me trouver face à face avec des imaginations vénitiennes, contempler comment cette mer divisée enserrait de ses méandres, comme les replis du fleuve océan, une civilisation urbaine et raffinée, mais qui, isolée par leur ceinture azurée, s'était développée, avait eu à part ses écoles de peinture et d'architecture – jardin fabuleux de bruits et d'oiseaux, de pierre de couleur, fleuri au milieu de la mer qui venait le rafraîchir, frappait de son flux le faîte des colonnes et sur le puissant relief des chapiteaux, comme un regard de sombre azur qui veille dans l'ombre, posait par taches et faisait remuer perpétuellement la lumière. Oui, il fallait partir, c'était le moment.

Depuis qu'Albertine n'avait plus l'air fâché contre moi, sa possession ne me semblait plus un bien en échange duquel on est prêt à donner tous les autres. Peut-être parce que nous ne l'aurions fait que pour nous débarrasser d'un chagrin, d'une anxiété qui sont apaisés maintenant. Nous avons réussi à traverser le cerceau de toile à travers lequel nous avons cru un moment que nous ne pourrions jamais passer. Nous avons éclairci l'orage, ramené la sérénité du sourire, Le mystère angoissant d'une haine sans cause connue et peut-être sans fin est dissipé. Dès lors, nous nous retrouvons face à face avec le problème momentanément écarté d'un bonheur que nous savons impossible.

Maintenant que la vie avec Albertine était redevenue possible, je sentais que je ne pourrais en tirer que des malheurs puisqu'elle ne m'aimait pas, mieux valait la quitter sur la douceur de son consentement que je prolongerais par le souvenir. Oui, c'était le moment, il fallait m'informer bien exactement de la date où Andrée allait quitter Paris, agir énergiquement auprès de madame Bontemps de manière à être bien certain qu'à ce moment-là Albertine ne pourrait aller ni en Hollande ni à Montjouvain. Il arriverait, si nous savions mieux analyser nos amours, de voir que souvent les femmes ne nous plaisent qu'à cause du contrepoids d'hommes à qui nous avons à les disputer, bien que nous souffrions jusqu'à mourir d'avoir à les leur disputer ; le contrepoids supprimé, le charme de la femme tombe. On en voit un exemple douloureux et préventif dans cette prédilection des hommes pour les femmes qui avant de les connaître ont commis des fautes, pour ces femmes qu'ils sentent enlisées dans le danger et qu'il leur faut, pendant toute la durée de leur amour, reconquérir, de l'exemple postérieur au contraire et nullement dramatique celui-là de l'homme qui, sentant s'affaiblir son goût pour la femme qu'il aime, applique spontanément les règles qu'il a dégagées, et pour être sûr qu'il ne cesse pas d'aimer la femme, la met dans un milieu dangereux où il lui faut la protéger chaque jour. (Le contraire des hommes qui exigent qu'une femme renonce au théâtre bien que d'ailleurs c'est parce qu'ils avaient été au théâtre qu'ils l'ont aimée.)

Quand ainsi le départ d'Albertine n'aurait plus d'inconvénients, il fallait choisir un jour de beau temps comme celui-ci – il allait y en avoir beaucoup – où Albertine me serait indifférente, où je serais tenté de mille désirs, il faudrait la laisser sortir sans la voir, puis me levant, me préparant vite, lui laisser un mot, en profitant de ce que, comme elle ne pourrait à cette époque aller en nul lieu qui m'agitât, je pourrais réussir en voyage à ne pas me représenter les actions mauvaises qu'elle pourrait faire, et qui me sembleient en ce moment bien différentes du reste, et sans l'avoir revue, partir pour Venise. Je sonnai Françoise pour lui demander de m'acheter un guide et un indicateur, comme j'avais fait enfant, quand j'avais déjà voulu préparer un voyage à Venise, réalisation d'un désir aussi violent que celui que j'avais en ce moment (oubliais que depuis il en était un que j'avais atteint, sans aucun plaisir, le désir de Balbec, et que Venise, étant aussi un phénomène visible, ne pourrait probablement pas plus que Balbec réaliser un rêve ineffable, celui du temps gothique, actualisé d'une mer printanière et qui venait d'instant en instant frôler mon esprit d'une image enchantée, caressante, insaisissable, mystérieuse et confuse. Françoise ayant entendu mon coup de sonnette entra, assez inquiète de la façon dont je prendrais ses paroles et sa conduite.

« – J'étais bien ennuyée, me dit-elle, que monsieur sonne si tard aujourd'hui. Je ne savais pas ce que je devais faire. Ce matin à huit heures mademoiselle Albertine m'a demandé ses malles, j'osais pas y refuser, j'avais peur que monsieur me dispute si je venais l'éveiller. J'ai eu beau la catéchiser, lui dire d'attendre une heure parce que je pensais toujours que monsieur allait sonner ; elle n'a pas voulu, elle m'a laissé cette lettre pour monsieur, et à neuf heures elle est partie. »

Alors – tant on peut ignorer ce qu'on a en soi, puisque j'étais persuadé de mon indifférence pour Albertine – mon souffle fut coupé, je tins mon cœur de mes deux mains brusquement mouillées par une certaine sueur que je n'avais jamais connue depuis la révélation que mon amie m'avait faite dans le petit tram, relativement à l'amie de mademoiselle Vinteuil, sans que je pusse dire autre chose que :

« – Ah ! très bien, vous avez bien fait naturellement de ne pas m'éveiller, laissez-moi un instant, je vais vous sonner tout à l'heure. »

« Mademoiselle Albertine est partie ! »

Marcel Proust

Précaution inutile,
de Marcel Proust (1871-1922),
est un montage à partir de *La Prisonnière*,
– cinquième tome d'*À la recherche du temps perdu* –
et paru dans *Les Œuvres libres*,
numéro 20, à Paris,
en février 1923.

ISBN : 978-2-89854-498-9
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal : quatrième trimestre 2024

– 2.499° ex. ferrure –

Lecturiels
www.lecturiels.org